

Le Manchot

Poèmes



Au delà de l'impatience

Frère de couleur,
Parfois nos phrases se croisent,
Mais plus loin les vôtres s'éteignent.
Alors tout s'arrête; les regards tombent.
Ensemble nous contemplons le sol sans réponses,
Mais le silence parle pour vous.

Frère de sang,
Ceux qui gouvernent ne semblent pas entendre,
Le désespoir, la colère,
Le feu, la rage, les grondements !
Ton peuple courbe l'échine,
Il s'étire lentement.

Frère de cœur,
Sonne le rassemblement,
Même ethnie, même peuple, même lueur !
Tes mots ne doivent plus mourir,
Et je serai là pour t'écouter
Descendre en flamme les maudits,
Souffler l'espoir à ces enfants ; gagner leur droit à l'avenir !

Ballade défaitiste

Sous les cartons qui bougent, dorment des républicains,
Qui connaissent, vraiment, ce qu'est l'égalité.
Une société modèle où chaque camarade sait bien
Qu'à côté son camarade ne possède rien;
Rien dans le ventre, rien dans les mains.
Et déjà un certain manque de personnalité.

Etés comme hivers,
Remuant comme un vers serré dans son duvet ;
La Misère se réveille toute défigurée.
Elle contemple ce matin dans la brume du parc,
Ces ombres vides qui longent les allées,
D'autres immobiles allongées près du lac;
Le froid de cette nuit les aura-t-il emportées ?

La moustache humide, les doigts presque gelés,
Perdus autour d'un feu qui claque dans un vieux bidon,
Quelques paumés finissent de perdre leurs dernières illusions.
Le regard mort, l'âme fatiguée,
Ils se soutiennent sans parler...

Peut être qu'autrefois une femme leur a brisé le coeur.
Une bouteille passe de mains en mains,
Comme les communiants attendent le sauveur !

Bill dans sa bulle

Le savon inspire et fait des bulles
Qui se baladent dans la ville.
Billes de rien; vides mais brillantes,
Elles servent de préambule
A un ballet de danse classique
Pour le plaisir des noctambules
Qui iront voir ce soir au cirque,
L'habile numéro
De Bill le funambule
Qui se balance sur un fil !

Céline

Céline,
Fille dont le corps est fait pour tourner dans des films,
Tu dois refaire ton passeport
Pour voyager en Chine.
Au fonds des pensées lointaines,
Tu te promènes souvent
Habillée seulement
De ta paire de mitaines.
Tu vas attraper froid coquine !
Souffle le vent d'Afrique.
Son sable chaud vole vers le Nord
Pour réchauffer les corps,
Et même sans ton passeport
Tu peux danser avec lui !

Cris !

Couple sordide !...

Ma camarade que feras tu,
Quand je me serai sucré les carotides ?
Quelques cordes cassées,
Couac d'un coeur qui ne joue plus !

Écoute alors cette musique,
Mon âme te crie de me laisser cramer !
Si tu cavales encore coquine,
Dans ton crâne je veux que mon image reste colée.

Un caramel mort au coeur fondu.
Mes yeux sont à sec et mon corps calciné.
Quand mon sirop rouge se sera répandu,
Que ton sang se fige comme un crème glacée !

Si tes complices s'accordent dans cette cacophonie,
Mon morceau je les laisse, piquer, et repiquer,
M'arracher tes caresses, me voler tes caprices,
Déchiqueter ma carcasse, et mastiquer ma dignité !

Crois-le, un jour, je me ferai sauter le pot à confiture,
Et les cloches sonneront la fin de cette comédie !
Même si je t'aime encore, voila mon discours de clôture :
Malgré mon coeur qui cogne, je préfère dire : « Adieu jolie Candie ».

Distance

Fille de loin,
Fille au corps blanc, profond, transparent.
Du coin de l'œil je te fais signe;
Du coin seulement, fatigué de regarder en face cette flamme qui s'éteint.
Je te laisse filer; impuissant...
Comme le signe
Nage tranquille vers le fond de l'étang,
Mes sentiments s'échappent à mesure que défilent les épreuves du temps.
Heureusement, par vagues successives,
Arrivent des nouvelles :
Tes charmes pris dans une bouteille,
L'émotion du son,
De ta voie à mon oreille...
Ces mots dans ma tête,
Ça me chatouille,
Agit sur moi comme un casse-tête.
Correspondance casse conscience,
Assis, couché, debout dans le salon ;
Je veille.
Sur ce papier que je tiens,
Les traits de stylo bille,
Et puis ta main...
Les rires, les regrets, le chagrin,
Les yeux qui brillent.
Fille trop loin ne m'oublie pas,
Le voyage est une étape que personne n'a réussie
A me faire sauter même pas toi !
Fille d'aujourd'hui, qui comme moi
N'a pas pu ou n'a pas su faire le choix.
Souvent j'y repense,
Ai-je laissé passer ma chance ?
Tout le temps je travaille,
Ce devoir de mémoire,
Etude sur le destin,
Choisi, subi,
Chance passée qui revient.
Fille de mes vies,
Je t'ai laissée inerte au bord du quai;
Muette, magnifique !
Le cœur vibrant tel une secousse tellurique...Et puis,
Un grondement se fait sentir ; le bois se met à craquer.
Le béton s'allonge, le goudron s'étire.
Le quai pousse comme un cri, et rattrape le train.
Il grandit encore et finalement dépasse
Le wagon de queue, le wagon de tête, la loco; ainsi jusqu'au bout du
chemin.
Quand j'arrive, vous êtes là, sur place,
Transies d'impatience.
Aussi rondes, et aussi nues que pendant mon absence!
Alors enfin je vous embrasse....Au risque de commettre une imprudence.

La ruade du jeune Français

Sommes nous trop vieux pour la rébellion ?
Gavés de glands et de marrons !
Tout juste bons à grogner,
Désunis, impotents, disposés à se faire rouler.
Présentant volontiers le flan !
Dans nos yeux et nos oreilles,
Se déversent des flots de mépris,
D'indifférences et d'insultes.
Alors que nos maîtres à la fois sourds et aveugles,
S'estiment seul à comprendre toutes ces choses pour adultes !
Même nos rancunes s'effondrent.
Organisateurs de l'amnésie collective,
Nos maîtres sont chauves depuis tant d'années,
Et pourtant jamais aucune tête ne tombe.
Présentez vous Messieurs, mais présentez vous donc ;
Candidats à la pique !!
A tous ces pays dans le monde qui rêve de démocratie,
A tous ceux qui crèvent dans l'ombre
Avec la guerre en point de mire.
A tous ces Togolais, à tous ces Tchadiens,
Qui n'espèrent même plus être un jour maître de leur destin !
Moi parfois j'ai honte.
Nos bouches sont molles, et ne lâchent que des mots vides.
Citoyen responsable, casseur de vitrines,
Devant chez toi la rue ne bronche pas, comme une vache docile ;
Alors qu'ailleurs déjà, on brûle les voitures !
Quels changements attendre de ses maîtres
Qui n'ont rien à racheter, accablés par le discrédit...
En tout cas moi je ne veux plus de cette confiture !

L'anniversaire

Viens à moi fils de chien;
Te rappelles tu seulement la route ?
A bout j'aboie ; ameute les miens.
Aboier encore pour celui qui écoute.
Alors viens à moi fils de chien !
Ton souffle chaud sur mon épaule...
Souffle fragile de ces mêmes
A qui l'on donne la main.
Amour cadeau pour des vauriens.
Elle; elle file, s'étire, s'échappe des bougies,
Signaux dérisoires, cette mince fumée noire ...
Putain ! Je suis toujours ici !...
La solitude me fait frémir,
Je la connais bien;
Mais aujourd'hui; ... Aujourd'hui
C'est dur d'être seul,
D'être un vieux chien,
Sale, boiteux,
Que l'on souhaite voir crever dans un coin.
L'odeur des gâteaux me creuse la tête,
Le rire des gosses, les jours de fêtes,
Je me déguise en grand père.
Cheveux collés sur le crâne,
Appuyé sur ma canne,
J'avance d'un pas hésitant,
Et puis je roule, écrasé dans mon siège;
Au loin, les bougies sont devenues des cierges !
Je roule encore, et me déroule finalement,
Comme un vieux tuyau moue et collant... !
Si tu savais ce que j'ai honte, si tu savais,
Mais les chiens entre eux sont sans pitié ;
De vos consciences il n'y a plus rien à sauver.
Navré !
Affection, imprudence...
L'amour est une essence
A ne laisser ni à la vue, ni à la portée des enfants...

Le licenciement de Sylvain Salembel

« Pour un homme comme Salembel ; diplômé, chargé de famille, se faire licencier après 13 ans de service, c'est comme... c'est comme mourir vivant !! »

Mr Etienne, Paroisse Bongor

Les menteurs

Pourquoi est ce qu'ils se trompent,
Tous ces hommes perdus.
A chaque bouche une danse différente,
Tantôt bourreaux, tantôt pendus !

Est ce qu'ils ont peur, est ce qu'ils ont honte ?
Ou bien trop pris dans leurs calculs...
Leurs yeux se ferment quand ils mentent,
Leurs lèvres tremblent quand ils jurent.

Pantins de chaire aux vies multiples;
Animaux sages de l'infidélité !
A embrasser Madame,
A courir les filles mariées,
A se trouver minable.
Est ce que l'amour d'une femme
Devrait supporter tous ces vices ?...
Mais la patience d'une mère pour garder sa famille.
Pathétique mais fier;
L'homme est sincère, même quand il triche.
Gentil flambeur qui s'illumine !
Pauvre galant de pacotille.

Les tourments du chemin

Qui choisit,
Qui trace la route ?
Je regarde le chemin, et je ne vois que des courbes,
Des accidents, des virages et des cris !
Où sont passées les lignes droites ?
Parlez-moi de ces vols d'oiseaux !
Je regarde le chemin et j'ai froid;
Faut-il vraiment risquer sa peau,
Pour devenir homme ou femme ?
Je ne demande pas grande chose,
Mais seulement trouver la voie.

Qui décide ?
Qui juge de ce qui est bon ou pas ?
Ici on ne fait que se débattre,
Pour suivre ces chemins acides ;
Et quoi qu'il en coûte, passer les étapes.
Se salir les mains, oser l'indicible ;
Qui juge de ce qui est bon ou pas !
Puisque l'essentiel est de réussir,
Et que le chemin était là avant moi.
Alors excusez-moi de ne pas choisir,
Mais on fait ce qu'on peut ici bas.

Toi le Grand !

La poutre qu'il y a dans ton oeil
Marque ta place sur l'organigramme.
Tout en haut se balance ta gueule,
Qui dicte aux autres le programme !

Visage gris à la gorge poilue,
Tu impressionnes avec ta grosse voie.
Quand se fronce la barre de tes sourcils drus,
Les bottes de tes sujets se remplissent d'effroi.

Tordre les gents entre ses doigts,
Se délecter de ne pas écouter.
Fendre leurs têtes comme du bois
Et que les ordres soient bien exécutés !

L'autorité, la masse, le poids,
Le charisme, et le manque de scrupules,
Ont fait de toi le roi,
De l'autisme, sur un cheval à bascule !

Tu es le chef de quoi,
Tête de noeuds d'une société hiérarchisée.
Toi le grand, tu devrais pourtant savoir,
Que le respect n'est pas encore automatisé !

Mais moi je ne veux pas d'histoire,
Même si j'ai des pailles plein les cheveux.
Un intrus sur ton territoire
Qui espère juste qu'il te gêne un peu.

Et je te laisse le plaisir de croire
Qu'un jour, je viendrai te défier.
Mais tu peux lire dans mon regard
Qu'en silence, je t'envoie chier !

Un baisé pour Mamie

Une vielle dame comblée,
Des larmes courent le long de ses joues ridées...
Elle pleure.

Dans ses mains la peinture d'un de ses petits fils,
Un dessin coloré qui rappelle Matisse...
Une fleur.

